

Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL – N° 219 – JUIN 2021 – 1€

Éditorial
Une église à Gavrus 1

L'idée et la réalité 3

Les attributs divins 5

Recension : FH Bazin 7

La Révolution Baroque 8

La société des tempéraments. 9

Chronique du prieuré 12

Prieuré Saint-Jean-Eudes
1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
14p.gavrus@fsspx.fr

Une église à Gavrus



Le projet lancé il y a un an maintenant, va voir le jour ! C'est tout d'abord une belle et profonde action de grâce que nous vous invitons à présenter à Dieu en cette fin d'année scolaire.

Action de grâce tout d'abord pour nos anciens. En effet, c'est en 1984 que la Fraternité Saint Pie X commençait son apostolat en Normandie et particulièrement sur Caen. Chaque dimanche, des prêtres venaient depuis Paris, pour célébrer la messe aux fidèles qui étaient attachés à la Tradition. Rapidement la chapelle du Vaugueux en centre-ville fut acquise (1985). Aménagée par nos anciens, cette chapelle fut le fruit de leurs efforts et de leur générosité en même temps que l'expression de leur amour pour la messe de Toujours.



Elle sera dédiée à St Pie X notre saint Patron. Ce modeste emplacement au fond d'une rue, caché par un grand escalier de ville, sera le témoin des premiers combats pour sauver la Foi catholique en Normandie. Tout est aménagé pour que le culte soit célébré dignement : un autel en pierre y est scellé, des bancs sont achetés, un baptistère est placé près du confessionnal, et même un orgue à tuyaux est fabriqué et offert par un fidèle en 1997. C'est en ce lieu que beaucoup retrouveront la foi, recevront les sacrements, et seront soutenus spirituellement pour maintenir leur vie chrétienne dans un monde où Jésus-Christ est combattu. Au milieu de la tourmente qui secoue l'Eglise dans sa hiérarchie, le Vaugueux devient le phare de la tradition en Normandie.

En 1992, un prieuré est installé à Gavrus et les prêtres desserviront cette chapelle plus facilement. Pendant plus de 35 ans, leur ministère c'est développé dans cette chapelle Saint Pie X. Le labeur de nos anciens n'aura pas été vain ! Le prieuré, l'école primaire de Gavrus et celle des Dominicaines à Saint Manvieu sont la récompense de ces premiers efforts.



Malheureusement l'humidité et le temps font leur travail. La chapelle s'abîme et son emplacement ne permet pas de l'assainir. Régulièrement la pluie s'invite lorsque l'eau ne s'écoule pas assez vite dans les chéneaux. Des coulées laissent la marque de leur passage et le crépi s'auréole avant de se décomposer. Des travaux seraient souhaitables mais il est préférable de trouver une église ou une autre solution. Plusieurs tentatives seront sur le point d'aboutir pour finalement échouer. Recherche de terrain, demande en mairie et à l'évêché, rien ne sera concluant. Les années passent...

En 2014, pour la première fois le projet de construire une chapelle sur le terrain du prieuré est envisagé. Un permis est obtenu, mais n'est pas suivi d'effet. On veut tenter de récupérer une église ! Il y en a tant qui sont vides et abandonnées. Mais la Fraternité Saint Pie X est stigmatisée pour son opposition aux erreurs modernes qui détruisent la Foi et la vie chrétienne. De même que son fondateur fut mis au banc de l'Eglise, de même les fidèles et les prêtres de la Fraternité n'ont pas le droit d'obtenir une église qui corresponde à leurs besoins.

En 2019, monsieur l'abbé Nansenet, rentre en contact avec M. Paquin, architecte du patrimoine et fidèle de notre chapelle à Saint Ursin. Le projet d'une belle petite église sur le terrain de Gavrus voit le jour.

Présenté aux supérieurs du district de France, le projet est validé en fin d'année scolaire. Les plans sont achevés au mois de décembre 2020 et le permis de construire déposé début janvier. Le 15 mars Monsieur Lebouteiller, maire de Gavrus, nous contacte pour nous annoncer que le permis est accordé.

Il est difficile de ne pas voir dans l'enchaînement et la rapidité de ces évènements un coup de pouce du Bon



Dieu. Deo Gratias ! Ce projet est l'aboutissement de nombreuses années de patience et de prières : c'est la raison de notre action de grâce !

Une page se tourne dans l'histoire de notre chapelle mais aussi dans celle de la Fraternité. Après les chapelles aménagées par les pionniers de la tradition, la possibilité de bâtir donne un nouvel élan à la génération suivante. Il nous faut être dignes de nos anciens, semblables aux « re bâtisseurs » du temple de l'Ancien Testament : une truelle à la main et le glaive de l'autre pour se défendre des attaques des ennemis du lieu Saint. Ils nous ont transmis le flambeau de la foi et le zèle pour la maison de Dieu au prix de nombreux sacrifices. À nous de suivre leurs traces avec le même élan et la même détermination !

Ce projet ne se réalisera pas sans vous. Le budget s'élève à 1,6 million d'euros. Nous avons de côté plus de la moitié, mais il nous faut trouver entre 700 000 et 900 000 euros. Chacun aidera selon ses moyens et Dieu pourvoira. Si les sacrifices de nos anciens ont payé et ont porté de nombreux fruits, il est certain que Dieu bénira les nôtres par de grandes grâces, dont les plus belles seront les vocations.



À la veille d'entreprendre ce chantier nous devons donc rendre grâce à Dieu et remercier vivement nos prédécesseurs, tant chez les fidèles que chez les prêtres. Nous pensons forcément à M. l'abbé Gendron (1er prieur), M. l'abbé Aulagnier décédé le 6 mai dernier... les autres et particulièrement M. l'abbé Nansenet muté l'an dernier en nous laissant ce beau projet. Sans eux nous n'en serions pas là. La suite est entre vos mains !

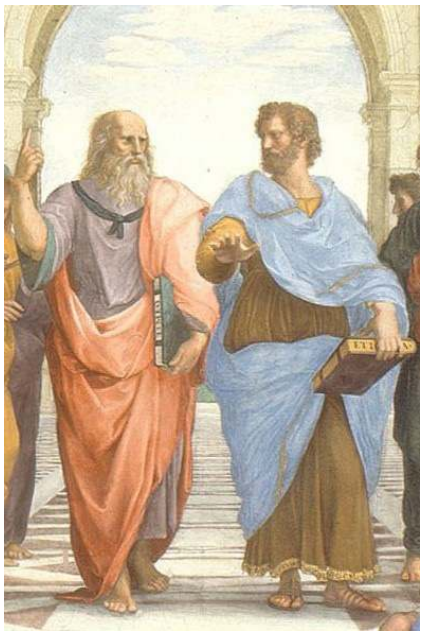
L'idée est-elle supérieure à la réalité ?

Par l'abbé Prudent Balou

Certains répondent par l'affirmative : les idéalistes. Pour eux, c'est-à-dire, hélas ! pour un bon nombre de nos contemporains, l'idée l'emporte sur la réalité. Il faut donc plier la réalité à l'idée conçue ou préconçue.

D'autres, les réalistes, répondent par la négative. Cela, disent-ils, relève du simple bon sens, la réalité a une prééminence sur l'idée, qui tire d'elle son origine. Que faut-il donc en penser ? Quelle est la conséquence dans notre vie spirituelle ?

L'homme ne naît pas avec des idées infuses. En naissant, son esprit est comme vierge, *tabula rasa* (littéralement : table rase). Au cours de sa vie, son esprit sera marqué, formé, "informé" (au sens d'"impression sensible") par la seule expérience. Grâce à sa puissance cognitive, l'homme saisit la nature des réalités qui l'entourent : soit par abstraction, soit par raisonnement (jugement), soit enfin par simple adhésion de l'intelligence.



L'intelligence humaine saisit la nature des choses par une opération qui lui est propre, l'abstraction. Elle élabore ensuite un concept, une idée de la réalité (chose) considérée. On entend par idée ou concept, la réalité (la chose) en tant que connue par l'intelligence. L'intelligence saisit donc les réalités extérieures au moyen des concepts ou des idées. Elle peut également passer d'une idée à une autre, grâce au raisonnement. L'idée tire son origine de la réalité, de l'expérience. L'idée vraie est celle qui est conforme à la nature de la chose. C'est pour cette raison que la vérité est définie, par Aristote et saint Thomas d'Aquin, comme étant l'adéquation de l'intelligence à la réalité, c'est-à-dire la conformité du concept, de l'idée à la réalité, à la nature des choses. Pour être dans le vrai ou dans l'objectivité, l'intelligence humaine se doit d'être soumise à la réalité et non pas l'inverse : l'humilité, c'est la vérité !

L'imagination, cette faculté de l'esprit humain, peut aussi concourir à l'élaboration de concepts, à partir d'autres concepts : bien souvent les idées de ce type font fi de la réalité. L'homme peut vivre dans une sorte de rêve, par le jeu de son imagination.

L'intelligence a aussi ses faiblesses, ses limites. Elle peut mal appréhender les choses et ensuite élaborer une idée (un concept) inadéquat à la réalité : c'est l'erreur. Par exemple, à une certaine distance, Jean aperçoit un être grand et assez corpulent. Il pense que c'est un ours. Puis, il s'aperçoit que c'est Pierre, son voisin : l'erreur est humaine ! Les passions peuvent aussi entrer en jeu, d'où la nécessité pour l'intelligence de revenir souvent sur la réalité, d'effectuer une sorte de "mise à jour" de conformité à la réalité.

Une autre difficulté peut aussi surgir lorsque l'intelligence refuse toute soumission à la réalité. Comment est-ce possible ? Lorsque s'en mêle la mauvaise volonté ou l'entêtement ! On peut se forger une idée propre élaborée soit par le concours de l'imagination, soit par l'influence de fortes passions (la précipitation, la colère, la jalousie, l'orgueil, etc.), soit par une mauvaise appréhension de la réalité (le cas de Pierre et l'ours) et s'y tenir, bien que la réalité soit autre chose que l'idée conçue, qui est fausse. C'est le refus de la réalité : l'erreur est certes humaine mais s'y accrocher est diabolique ! C'est l'effet propre de l'orgueil : vouloir plier la réalité à son idée ! C'est le souci que rencontrent certains idéalistes, cartésiens... qui veulent plier la réalité à leurs idées élaborées dans l'usine de la "déesse" raison, ou "parquer" la réalité dans des sortes de "cases" ou de "clapiers". On peut les reconnaître à ceci qu'ils ne se remettent jamais en cause : ils pensent avoir toujours raison sur tout, ils ont l'impression d'être "persécutés" par la réalité et ils n'ont confiance qu'en leur propre jugement qui, à leurs yeux, est infaillible. Ces gens vivent en dehors de la réalité, qui est complexe, ils sont confinés dans le monde des idées

où la vie est plus simple, plus belle... Les conséquences de leurs erreurs sont souvent désastreuses, aussi bien dans l'ordre politique et social que dans le domaine religieux.

L'histoire nous en présente quelques tristes et célèbres exemples. Luther, le père du protestantisme, s'est forgé une idée personnelle au sujet de la religion et des moyens de sanctification. Il a erré dans l'hérésie, le schisme. Pourquoi ? Il a considéré que son idée était bien supérieure à la réalité, au plan providentiel du salut. Il s'est écarté de l'unique voie de salut, de l'unique vérité et de l'unique source de vie : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle catastrophe sociale et religieuse ! Ce fut également le cas d'Arius, le père de l'arianisme, qui niait la divinité de Jésus-Christ, en se faisant sa propre idée, irréelle, du Christ.

Ce fut le cas aussi du jansénisme qui plaçait la sainteté dans certaines pratiques ou règles de vie très austères, au détriment de toute charité. C'était une idée "originale" de sainteté mais qui n'avait rien de conforme à la réalité surnaturelle du salut des âmes, de la véritable sainteté, à laquelle l'Évangile nous invite et que l'Église nous enseigne. La sainteté véritable consiste essentiellement dans l'union à Dieu par la foi et par la grâce. Et c'est au moyen des sept sacrements que naît, s'accroît et se retrouve la grâce sanctifiante, qui élève, sanctifie, et soigne nos âmes. La charité seule donne la valeur surnaturelle à nos bonnes actions. L'union à Dieu ici-bas garantit notre union à Dieu dans la gloire. Ce n'est donc pas la multiplicité de nos œuvres ni leur difficulté qui nous rendent essentiellement agréables à Dieu, mais plutôt la charité qui anime et dicte nos bonnes actions ; c'est elle qui nous rend saints et qui nous fait mériter le ciel. Voilà la réalité du salut de nos âmes. Certaines spiritualités, hélas, restent encore aujourd'hui empreintes de cet esprit janséniste et engendrent, même dans nos rangs, des "saints" tristes qui ne sont rien d'autre que de tristes saints.



Aujourd'hui, une nouvelle idée de sainteté a vu le jour. Dieu est si bon, si miséricordieux, si paternel, disent certains, qu'il pardonne tout, qu'il tolère toutes choses : la notion du mal moral ou péché est gommée des consciences. On laisse libre cours à ses vices, à ses mauvais penchants : « On ira tous au paradis, qu'on soit voleur, assassin, menteur, etc. » Une telle idée de la sainteté ou de la sanctification est un réel affront fait à Dieu. C'est vouloir faire de Dieu, le complice des injustices. La notion même de la miséricorde divine implique la contrition, le retour à Dieu, la conversion, le regret, la réparation. La sainteté consiste à se conformer, chaque jour, avec des efforts répétés, à la volonté de Dieu dont le décalogue est l'expression et la loi de charité, le résumé. Aimer Dieu, réellement, c'est faire sa volonté, c'est se soumettre à l'ordre qu'il a établi : « Si vous m'aimez, dit Jésus, gardez mes commandements » (Jn. 14, 21).

Quelle conséquence pouvons-nous en tirer pour notre vie spirituelle ? La volonté de Dieu, nous dit saint Paul, c'est votre sanctification (I Thess. 4, 3). La sanctification de nos âmes est principalement l'œuvre de Dieu, du Saint-Esprit, et Dieu nous honore, en nous demandant d'y coopérer : « Dieu qui t'a créé sans toi, dit saint Augustin, ne te sauvera pas sans toi. » Nous devons donc apporter notre participation à cette œuvre surnaturelle du salut de nos âmes. Nous sommes rendus saints, par Dieu, au moyen de la grâce sanctifiante, des vertus théologales et morales. Dieu nous invite chaque jour à nous approcher des sacrements, véritables canaux de la grâce sanctifiante, à accomplir fidèlement et courageusement nos obligations liées à notre état de vie (devoirs d'état), à pratiquer, dans un esprit de prière et de sacrifice, la charité envers Dieu, la charité envers le prochain, car la charité est le lien de la perfection (Col. 3,14) et au dernier jour, Dieu nous jugera sur l'amour du prochain. « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli... » (Mat.25,35).

Gardons-nous enfin, de placer la sainteté là où elle n'est pas. Que l'idée que nous avons de la sainteté soit bien conforme à la réalité divine révélée par Notre-Seigneur, car ce n'est pas ce que les hommes pensent de nous qui fait notre véritable valeur, mais ce que Dieu sait de nous, lui qui, seul, sonde les reins et les cœurs. La réalité est bien supérieure à l'idée, conformons donc nos vies, toujours plus profondément, à la volonté divine, dans un esprit de simplicité, de confiance en la Providence : « La sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste en une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père » (sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Derniers entretiens*).

Pour causer de religion il faut être instruit ; pour causer politique, il suffit d'avoir lu le journal du matin !

Par l'abbé Pierre-Marie Gainche

L'exposé précédent des grandes vérités catholiques, surtout "dogmatiques" selon l'enseignement de l'Ange de l'École (St Thomas d'Aquin) « pour fortifier notre foi et enflammer nos âmes d'amour pour notre Dieu et notre sainte religion », remonte à décembre 2020. Pour nous restimuler dans cette étude, voici ce qu'affirme un auteur recommandable : *« sous Louis XIV l'intelligence ne se croyait pas déshonorée par l'étude des matières religieuses. Les gens du monde connaissaient les Pères de l'Église, le gentilhomme et la grande dame suivaient des discussions auxquelles presque tous nos salons ne comprendraient rien aujourd'hui. De nos jours, la politique a pris dans notre société la place qu'y occupait la religion [...] Il y a dans les paisibles discussions religieuses une grandeur morale que n'ont pas les autres discussions [...] Ce sont de nobles sujets d'entretiens et de disputes.* ***Pour causer de religion il faut être instruit ; pour causer politique, il suffit d'avoir lu le journal du matin*** *»*

Après avoir donné les preuves rationnelles de l'existence de Dieu (déc. 2020) et avant d'énumérer ses perfections essentielles ou les "attributs divins" (jargon des philosophes) il n'est pas inutile de revenir, avec notre Maître, sur notre capacité à connaître Dieu afin de l'approfondir.

Comme nous l'avons vu, il est faux d'affirmer que Dieu est totalement inconnaissable par la seule raison naturelle (contre agnosticisme, athéisme, naturalisme, rationalisme, etc.) car celle-ci permet de prouver de façon certaine son existence et même ses attributs. Par contre, il est vrai d'affirmer que, seule, elle ne peut connaître Dieu au plus intime de son essence (la Trinité). Cela n'est possible qu'en étant élevée dans sa capacité de manière surnaturelle par Dieu lui-même : soit pour une vision partielle ici-bas par la vertu surnaturelle de foi; soit pour le face à face au Ciel ou la vision aussi pleine que possible pour une créature par un autre don surnaturel appelé "lumière de gloire".

St Thomas, dont la curiosité et la sagacité intellectuelles ont peu d'égales (St Augustin, par ex.) ou sont très difficilement satisfaites, se demande alors s'il n'y a quand même pas présomption folle, de la part de la raison humaine, à envisager la possibilité de voir Dieu "face à face" (abstraction faite de l'affirmation de la Révélation) ? Il parvient à donner une réponse en harmonie avec cette dernière en affirmant que le désir naturel de l'intelligence humaine est non seulement de remonter de l'effet à la cause mais aussi de connaître en elle-même la cause (notamment la première cause) des effets qu'elle admire ; et qu'il serait contraire à la raison (à la bonté divine) que Dieu ait mis en notre nature un désir vain. Le bonheur parfait des êtres raisonnables ne peut donc se trouver que dans la vision essentielle de cette Cause.

Comment cela peut-il se faire ? Car voir l'essence divine, immatérielle ou spirituelle, ne peut être, à l'évidence, le fait des yeux corporels ou matériels mais que de notre seule faculté spirituelle ou intellectuelle ; et celle-ci ne connaît naturellement que par "image" ou similitude abstraite des êtres créés. Voilà pourquoi cela n'est possible que par une augmentation surnaturelle, par grâce, de nos forces intellectuelles ("lumière de gloire", "illumination", "vision béatifique") permettant de voir l'essence divine non plus comme dans un miroir (seulement dans ses effets que sont les créatures) mais sans intermédiaire, "face à face" ou "comme il est" (I Jean, 3, 2).

Peut-on néanmoins prétendre, même dans le "face à face", connaître totalement ou comprendre Dieu ? Les agnostiques (etc.) ont raison (leur petite part de vérité) : voir l'essence divine ne peut signifier la comprendre totalement (infiniment), car ce n'est possible qu'à l'intelligence divine elle-même. Mais en affirmant qu'aucune vision et compréhension (limitée) ne sont possibles, les agnostiques (etc.) ont tort.

En attendant le face à face comment les mots, ici-bas, de l'être très fini ou limité qu'est l'homme peuvent-ils exprimer adéquatement ce qu'est l'Etre infini ? Ou peut on n'en parler autrement que de façon négative: par ex ., "infini" = pas fini ? Non car il existe aussi des mots affirmatifs et absolus comme "être", "bon", "sage", "vivant" etc. ; et avec le même sens propre que dans les créatures par lesquelles ces perfections sont connues en vertu du rapport de cause à effet. Cependant ce rapport est, là, nécessairement une relation de proportion car la même perfection que dans la créature existe en Dieu de façon forcément suréminente. On dit alors que ces mots humains nous permettent de parler de l'essence divine

non avec univocité mais par analogie ; à commencer par le mot "dieu" lui même qui signifie étymologiquement "gardien", "gouvernant" ("el" ou "elohim" en hébreu) ; ou le mot "seigneur". De plus, il en faut une grande multitude car, si l'esprit divin voit ou connaît tout, à commencer par lui-même, en une seule appréhension, l'esprit humain ne peut appréhender qu'un aspect très limité de la réalité à la fois. D'où la longueur inévitable (et décourageante pour beaucoup...) de tous les traités scientifiques, notamment de théologie. En revanche certains noms affirmatifs ne peuvent être communs à Dieu et aux créatures donc lui sont propres comme "Celui qui est" ("yahweh" en hébreu) car il signifie le caractère unique de Celui-ci.

Le moment est venu de dire ce que peut affirmer la raison humaine des perfections divines et, pour commencer, de la perfection divine en général.

Tout d'abord, en quoi Dieu est il l'être parfait par excellence ? Car Dieu, en tant que 1ère cause efficiente de tous les êtres, est nécessairement plus parfait qu'eux: d'abord en n'ayant pas mais en étant l'Etre; puis en l'étant sous tous ses aspects, dans toutes ses perfections sans aucune restriction alors que les autres ont l'être et l'ont de façon limitée. La perfection divine est donc suréminente et illimitée (infinie). Elle est ainsi absolument transcendante ou ne ressemble pas à celle des créatures mais, à l'inverse, celles-ci lui ressemblent (image) par l'analogie qui existe nécessairement de l'effet à sa cause ou par l'infime portion de perfection ou d'être commun entre eux.

Dieu est encore l'être le plus parfait car, par rapport aux êtres corporels, un pur esprit est plus parfait qu'un esprit uni à un corps. De plus, alors que ceux-ci partagent une même nature tout en ayant des caractères propres à chaque individu qui le rendent unique, l'individualité ou l'unicité de Dieu vient de sa nature elle-même partagée par nul autre. Par rapport à tous les êtres (même purement spirituels : anges), alors qu'on distingue en eux essence et existence (ils ont l'être), en Dieu seul l'essence se confond avec l'existence (il est l'être). Enfin il est l'intelligence nécessaire ordonnant tout l'univers ou tous les êtres ; donc il est distinct d'eux (contre le panthéisme et le matérialisme) et les transcende souverainement.

La première perfection divine, en particulier, donnée par St Thomas est la bonté, ce qui est touchant. En effet, la bonté se définit « ce que tous les êtres désirent » (Aristote), càd tout bien ou toute perfection, à commencer par l'existence comme le prouve l'instinct universel de survie. Comme Dieu est l'existence, il est donc bon pour tout être. Et comme toute perfection créée renvoie à sa 1ère cause efficiente en qui elle existe à un degré suréminent, tout être désire Dieu comme bonté souveraine. Mais soit seulement de façon instinctive ou nécessaire (animaux, plantes etc.) ; soit, à la fois, de façon instinctive et sciemment ou volontairement (l'homme et l'ange). Dieu lui-même la désire donc se désire lui-même. Existence et Bonté se confondent en lui : il n'a pas mais est la Bonté comme il est l'Être.

La deuxième perfection divine est son omniprésence. Dieu cause toute chose non seulement en lui donnant l'existence mais aussi en la lui conservant. Il est donc présent en toute chose en tant et tant qu'elle existe ; et en tout lieu (chaque chose matérielle ayant son lieu dont il est aussi la cause efficiente) sans être divisé entre les divers lieux mais en y étant tout entier et simultanément (comme l'âme dans toutes les parties du corps). Il ne peut y être présent en tant que partie d'une chose sinon on tombe dans le panthéisme, le matérialisme « athée » et l'absurdité : Dieu ne peut être à la fois et sous le même rapport cause efficiente et effet ! De même que Dieu ne peut être présent dans le mal en tant que tel (manque de bien ou de perfection) car, étant la perfection infinie (aucun manque), il ne peut en être la cause.

La troisième perfection divine est son immutabilité, car il ne peut y avoir aucun devenir ou changement en celui qui est l'Etre infini ou sans aucune imperfection. Dieu seul est donc absolument immuable.

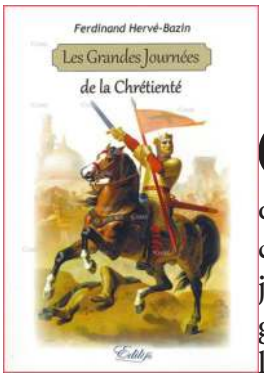
La quatrième perfection divine est son éternité qui est la conséquence de son immutabilité (alors que le temps suppose le devenir) et qui se définit « la possession simultanée et parfaite d'une vie sans limites » (Boëce). Comme il est seul absolument immuable il est aussi seul absolument éternel. Les autres êtres ne peuvent être dits (relativement) éternels que quand ils ne sont plus en devenir en eux-mêmes (anges ou hommes après cette vie) sans l'être jamais néanmoins quant au lieu (ils peuvent, par ex., se rendre du Ciel sur la terre, car ils ne peuvent être présents simultanément au Ciel et sur la terre).

L'ultime perfection divine donnée par St Thomas est l'unité (à ne pas confondre avec l'unicité) qui est en lui la plus grande et absolue puisqu'il n'y a même pas en lui distinction réelle ou division entre existence et essence. Dieu est donc l'être le plus simple qui soit ! D'où il découle que Dieu, et Dieu seul, existe nécessairement (essence et existence inséparables).Tous les autres êtres n'existent pas nécessairement, car ils ne sont pas simples mais composés (âme-corps, existence-essence) donc divisibles.

Que ce chapitre nous aide à prendre la juste mesure de la grandeur incommensurable de Dieu (majesté) et de l'abîme que devraient être nos adorations !

« Mon Dieu, donnez nous de vrais évêques ! »

Par l'abbé Pierre-Marie Gainche



Quel heureux bain de jouvence et quelles puissantes raisons d'espérer envers et contre tout procure la lecture de « Les grandes journées de la Chrétienté »[1] ! Dix grandes batailles décisives pour la survie de la Chrétienté, depuis le Pont de Milvius (312) jusqu'à Peterweiden (1717), presque toutes contre l'islam, y sont admirablement racontées, avec force précisions et détails, par Ferdinand Hervé-Bazin (1847-1889). Il n'a rien à envier à son beau frère, René Bazin (1853-1932), le célèbre publiciste vraiment catholique, aussi bien pour le style que pour le parfait, mais si rare, bon esprit. Y a-t-il lecture plus opportune, en même temps que fort enrichissante, par les temps que nous vivons ? Face à la lâcheté, voire la trahison, de la plus grande partie des élites actuelles, civiles et religieuses, est montrée et démontrée la persévérance sans faille de l'Église, c.à.d. de ses chefs, à commencer par ses papes, à prendre la tête de la défense de la civilisation face à la barbarie depuis les débuts de l'ère chrétienne jusqu'à la première moitié du XX siècle... Comme nous aimerions avoir aussi, en ces heures de nouveau tragiques, des évêques de la trempe de ceux-ci :

« [...] Au printemps de l'année 732, Abdérame, émir de Cordoue, obéissant aux instructions du calife Hescham, et déterminé à s'emparer de la Gaule, franchit les Pyrénées par la vallée de Roncevaux. Son armée était formidable. Elle comprenait la plus grande partie de ces vaillantes troupes qui avaient conquis l'Afrique et l'Espagne. Derrière les combattants venait une multitude énorme, vieillards, femmes et enfants, que certains historiens, dignes de foi, portent au chiffre de 500 000 âmes [...] Le plan d'Abdérame était conçu avec une grande habileté. Pour assurer ses flancs contre une surprise de Charles Martel ou du duc d'Aquitaine, et peut être aussi pour éviter un encombrement dangereux, l'émir avait formé trois armées [...] L'aile droite débarqua en Provence et exerça aussitôt ses fureurs dans la ville de Marseille [...] De Marseille, les Sarrasins se jetèrent sur la Provence entière puis sur la Bourgogne avec une étonnante rapidité. En quelques mois Avignon, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon et Autun furent assiégées, prises d'assaut et brûlées. C'est devant cette dernière ville que se produisit une résistance inattendue. Il s'agit du combat sanglant qui fut livré entre l'avant-garde sarrasine [...] et un corps de Bretons amenés et dirigés par l'évêque de Nantes, St Émilien [...] Cet élan patriotique des aïeux des Chouans et des Vendéens ne sauva pas Autun mais, quelques semaines après, les Sarrasins trouvaient devant eux, à Sens, un autre évêque, St Ebbo, ancien comte de Tonnerre, qui délivra sa ville épiscopale à force d'énergie et de fermeté et arrêta l'aile droite d'Abdérame. Partout et toujours, c'étaient la croix, l'Église, les évêques que les musulmans rencontraient au travers de leur route [...] L'aile droite de l'armée musulmane fut ainsi arrêtée : tous ses efforts pour aller plus loin furent inutiles ; et la bataille de Poitiers vint bientôt l'obliger à se replier précipitamment vers le sud » (ouvrage cité, pp 76 -77) !

Sans vouloir diminuer les énormes mérites de Charles Martel, c'est aussi celui de l'auteur de cet excellent livre d'y avoir mis en valeur le rôle décisif de l'Église ou de ses chefs pour la défense autant de la société civile chrétienne que de l'institution ecclésiastique elle-même. Le savent bien les ennemis jurés ou haineux du nom et de l'esprit chrétiens, "maçons" ou autres. Ce pourquoi ils se sont empressés, une fois parvenus au pouvoir, à entraver au maximum son influence, surtout par la loi de Séparation (de l'Église et de l'État en 1905) au nom de leur principe faux et mensonger (favorisant, par contre, l'expansion de l'islam...) de liberté religieuse ou "de conscience"[2] ; et se sont évertués à les faire accepter par l'Église elle-même (par un concile dont c'est la honte principale) !

1. réédité en 2015 chez Edilys (235 pages) et en vente à la procure de nos chapelles.

2. à ne pas confondre avec la liberté "des consciences" ou de chacun dans son acte de foi qui doit procéder du libre-arbitre pour être vraiment humain et responsable donc qui ne peut jamais être forcé (ce qui est étranger, entre autres, à l'islam qu'on peut donc accuser de rabaisser l'homme au rang des êtres sans raison ou mus bien plus par la crainte que par le libre amour). Ce à quoi ne s'oppose nullement d'y être amené par l'influence bienfaisante de l'Église, à commencer par les parents faisant baptiser dès la naissance et éduquant leurs enfants dans la foi catholique et au travers des exemples, la meilleure prédication, de tous ses saints. L'infime minorité, de nos jours, de baptêmes dans les familles soi-disant catholiques qui veulent que leurs enfants décident eux-mêmes une fois "majeurs", montre on ne peut plus clairement et tristement que c'est même indispensable ! Car esclaves et victimes des passions qu'excite spécialement notre société (et l'islam qu'ils leur arrivent de préférer !), ils sont devenus incapables ou ne sont plus libres de se donner à Celui qui a dit à ses disciples « vous êtes dans le monde mais non du monde » ; « Je suis LA voie, LA vérité et LA vie » ...

La Révolution Baroque

Par l'abbé Louis-Marie Gélineau



Nous avions interrompu notre panorama de la musique religieuse à l'aube du XVII[e] siècle, avec le compositeur cité en modèle par saint Pie X : Palestrina. Au lendemain de la *Messe du pape Marcel*, un nouveau style émerge en Italie, il porte le nom que l'on donnait en joaillerie aux perles irrégulières : *barroco*. Si l'on demandait à l'un d'entre nous de citer deux grands compositeurs "classiques", il est presque certain que Vivaldi viendrait à la première place et Bach à la deuxième, Mozart arriverait certainement un peu plus loin. Pourtant ni Vivaldi, ni Bach ne sont classiques, ils appartiennent à l'époque baroque.

Naissance de l'opéra

L'acte de naissance du style baroque est un opéra du compositeur Monteverdi, en 1607 : l'*Orfeo*[1]. Il raconte, en musique et théâtre, l'histoire d'Orphée et Eurydice, récit tiré de la mythologie grecque. Après le règne de la polyphonie et ses grands chœurs à 4, 6 ou 8 voix, voici venue l'ère du solo. Le *style recitativo*, comme disent les Italiens, est intermédiaire entre le parler et le chanter. Sur un accompagnement très discret, le chanteur récite de longues phrases avec quelques inflexions pour les ponctuer. L'opéra contient aussi de nombreux airs où le soliste retrouve sa voix bien chantée. Un peu plus tard on parlera de *Bel Canto*.

Les instruments prennent aussi de l'importance. Jusque-là ils se substituaient seulement à la voix dans certains passages ; désormais ils ont leur style propre et deviennent de moins en moins interchangeables. Dans l'introduction de l'*Orfeo* ce sont d'abord les trompettes, puis la lyre avec laquelle s'accompagne Orphée, et les autres instruments à cordes pincées.

Le pendant instrumental de l'opéra est le concerto : il exalte un soliste instrumental, qui rivalise avec un orchestre. Chez Corelli (mort en 1713) c'est le violon, chez Vivaldi (mort en 1741), le violon principalement, mais aussi d'autres instruments comme le basson, chez Telemann (mort en 1767), c'est la flûte, chez Bocherrini le violoncelle. Chacun met en valeur ses instruments de prédilection.

En France, la musique s'allie à la danse, chez Lully (mort en 1687) d'abord, mais jusqu'à Couperin (mort en 1733) et Rameau (mort en 1764) qui écrivent aussi ces danses bien connues : gavotte, bourrée, sarabande, menuet.

En Allemagne, on travaille la structure musicale, rien n'est laissé au hasard. Si bien que l'on retrouve, avec Jean-Sébastien Bach (mort en 1750), la complexité de la polyphonie de la Renaissance associée au sens de l'harmonie apporté par les premiers baroques. C'est un sommet musical, une réussite du génie humain.

La musique de l'homme

Sous ces différentes formes le principe général de la révolution baroque est l'anthropocentrisme. Un historien de la musique qui n'a rien de catholique, Philippe Beaussant, le dit bien : Tandis que la musique de la Renaissance peignait l'harmonie du cosmos, nous pourrions dire, de Dieu, la musique baroque s'attache à décrire les passions humaines.

C'est pourquoi les voix perdent leur égalité, leur pureté, leur mélange si naturel chez Palestrina. Mais un solo prend le dessus, il exprime librement son individualité, et tous les autres l'accompagnent. Cela s'applique aussi dans le concerto. Voyez l'aspect démonstratif des concertos de Vivaldi.

Pour les Français, il faut que la musique soit belle à danser. Les ornements viennent chatouiller l'oreille pour plaire à la cour, et surtout au Roi Soleil. Même les messes d'orgue de Grigny, Couperin, et les autres gardent une parenté avec ces danses de la cour royale.

En Allemagne, l'humanisme est plutôt intellectualiste : toute la musique de Bach est le fruit du génie de l'intelligence humaine. Mais il manque un peu cet inexpliqué qui fait le génie "divin", chez Mozart par exemple.

C'est pourquoi, au regard des principes donnés par saint Pie X, la musique baroque en général n'est pas la plus appropriée à l'église, et le solo en particulier. En effet, le saint pape souhaite que la musique soit d'abord orientée vers Dieu, avant de susciter des passions modérées chez les hommes, afin de les amener à Dieu par le sensible. Beaucoup de musiques baroques se placent résolument dans le domaine du profane, par leur mode d'expression humaniste, et donc hors du temple, comme l'étymologie du nom l'indique. Cela ne signifie pas que chanter ou jouer la moindre pièce baroque soit une faute, mais il ne faut certainement pas en abuser.

1. Sur le site classic-intro.net on trouvera des éléments importants et des enregistrements sur la période baroque et chaque compositeur cité.

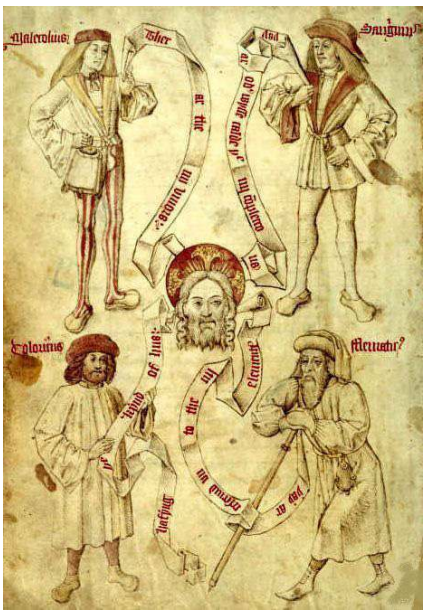
La société des tempéraments

Par l'abbé Louis-Marie Gélineau

Jusqu'ici notre étude divisait les tempéraments pour traiter séparément des caractéristiques de chacun. Sans les cloisonner, nous n'avions pas expliqué les relations qui existaient entre eux. Ces relations sont de deux sortes : soit entre différentes personnes qui forment une société, soit à l'intérieur d'une personne qui possède ces deux ou trois tempéraments. En réalité ces deux cas peuvent être analysés de la même manière. Nous diviserons donc plutôt le propos selon les tempéraments mis en relation et nous nous limiterons aux combinaisons de deux tempéraments, laissant le lecteur consulter le Dr Carton pour les combinaisons plus complexes[1].

Irascible et concupiscible : deux visions de la vie

Les tempéraments du concupiscible (sanguin et flegmatique) prennent la vie du bon côté : ils considèrent d'abord le bien qui est dans les choses. Au contraire les tempéraments de l'irascible (bilieux et mélancolique) regardent d'abord les difficultés du chemin qui mène à ce bien. Le fait du péché originel semble donner raison aux seconds, tandis que les premiers pourraient arguer du naturel de leur démarche. En réalité, ce sont deux visions complémentaires du bien, mais il faut admettre qu'elles sont différentes. Les uns sont naturellement optimistes, les seconds pessimistes sur la réalité.



Sanguin et mélancolique : lunettes roses ou noires

Première application de la relation précédente : l'optimisme convient particulièrement au sanguin, le pessimisme au mélancolique. À l'un, il faudrait demander : « Comment cela va très bien aujourd'hui ? ». À l'autre : « Comment cela va mal aujourd'hui ? »

Mais ces deux tempéraments se rejoignent dans une propension à l'émotion artistique et se recherchent parce que l'un apporte à l'autre ce qui lui manque le plus. Le sanguin apporte le sourire et la joie de vivre au mélancolique, le mélancolique apporte le sérieux et la persévérance. Mais s'ils refusent cette bonification réciproque, c'est la rupture parce qu'on ne voit que les excès de l'autre.

Chez une personne qui possède les deux tempéraments, soit ils s'équilibrent naturellement et offrent une personnalité riche, souvent artiste, soit les deux sont incontrôlés et la personne est lunatique, sa réaction est imprévisible, aléatoirement positive ou négative. C'est ce qu'on appelle l'artiste dans le mauvais sens du terme.

Bilieux et flegmatique : efficacité et économie dans l'action

À première vue ce mélange n'est pas évident, mais en réalité ils forment un couple très fort, l'un apportant à l'autre ce qui lui manque le plus. Alexandre Dianine[2] dit que le flegmatique a besoin d'audace, ce qui est une des plus grandes forces du bilieux. Il dit aussi que le bilieux a besoin d'humilité, et justement, le flegmatique sait plus que tout autre rester à sa place, bien que l'orgueil soit présent chez tous.

Il existe un large terrain d'entente entre bilieux et flegmatiques : la détermination. En effet, ils ne souffrent ni de l'inconstance du sanguin, ni de l'hésitation du mélancolique. Mais pour le bilieux cette détermination le porte à une action très forte sur le monde qui l'entoure, il aime changer le monde. En revanche le flegmatique est en position défensive, il veut garder l'acquis. Là où le bilieux se brûle les ailes en s'aventurant trop loin, le flegmatique s'assure de la faisabilité de l'opération à peu de frais. Il peut renoncer à affronter l'obstacle, le bilieux lui donnera l'énergie nécessaire.

Le flegmatique possède donc cet atout unique : sa patience lui permet de diriger non seulement une personne ingouvernable (un bilieux), mais encore toute

1. *Diagnostic et Conduite des Tempéraments*, chapitre 6 : les principaux tempéraments mixtes.

2. *Du tempérament au caractère*

une équipe de bilieux. Toute leur colère vient s'amortir contre son flegme ; il ne lui reste plus qu'à les convaincre sérieusement, comme il sait bien le faire.

Comme toujours, la rupture est possible lorsque les défauts sont exacerbés, soit par le sujet lui-même, soit par le regard de l'autre.

Il existe aussi des personnes qui combinent ces deux tempéraments, ce qui leur donne une grande force qu'elles savent utiliser à bon escient.

Bilieux et mélancolique : l'équipe des sérieux

Pour ces deux tempéraments de l'irascible, la vie est sérieuse et faite d'obstacles. Toute la différence est que le bilieux cherche à les vaincre, tandis que le mélancolique est vaincu par eux.

Toutefois le bilieux aurait avantage à prendre conseil auprès d'un mélancolique afin d'agir prudemment, avec considération de tous les paramètres concrets, afin de ne pas se heurter à la réalité. Le mélancolique aura besoin que le bilieux décide pour lui, le sortant de l'hésitation. Mais bientôt ils pourront se fâcher en trouvant que le mélancolique est un poltron et le bilieux un inconscient, puisque les défauts ont été exagérés.

Le mélange dans une même personne est très fréquent. Beaucoup de mélancoliques ont des colères de bilieux et beaucoup de bilieux peuvent se surprendre à tergiverser.



Sanguin et flegmatique : la vie simple

Les deux tempéraments du concupiscible n'ont pas un humour égal, mais ils sont ennemis de la dispute, de la contradiction. Ceci peut les pousser au conformisme, soit pour conserver l'amitié des autres (chez le sanguin), soit par attachement au statu quo (chez le flegmatique).

Tous les problèmes sont simples : le sanguin les oublie en passant à autre chose, le flegmatique attend qu'ils se résolvent d'eux-mêmes ou n'aient plus d'objet.

En présence du flegmatique, le sanguin est plus calme, car il obtient assez facilement ce qu'il désire, sans se rendre compte que le flegmatique le mène discrètement par le bout du nez. Mais quelquefois il se lasse du calme de son interlocuteur et veut le secouer. Alors le flegmatique est en colère d'avoir été dérangé dans son confort et la rupture peut intervenir.

Le mélange dans la même personne est moins fréquent que le précédent, mais assez régulier, tout de même. En effet la différence des passions est plus importante, puisque le flegmatique en a très peu.

Mélancolique et flegmatique : la vie contemplative

Ces deux tempéraments sont les plus aptes à la vie contemplative, nous l'avons vu précédemment. Toutefois la différence est que le mélancolique a une contemplation empreinte de tristesse, de compassion, tandis que le flegmatique a une contemplation purement intellectuelle. Les articles de la Somme Théologique de saint Thomas illuminent l'intelligence, mais contiennent peu d'affections pour la volonté. En revanche saint Augustin laisse bien souvent échapper ses impressions sur les mystères qu'il décrit.

Cette société du flegmatique et du mélancolique peut donc être très pieuse, mais bien souvent elle manquera d'action extérieure, de grandes réalisations. La pomme de discorde est le perfectionnisme du mélancolique et le sens de l'économie du flegmatique. Pour le mélancolique, ce dernier n'est capable d'aucun travail puisqu'il ne pense qu'à économiser ses forces, il ne se donne pas. Pour le flegmatique, son camarade se perd sans cesse dans des milliers de détails inutiles qui l'empêcheront d'accomplir quoi que ce soit.

Bilieux et sanguin : l'inimitié naturelle

Voilà un grand miracle de l'Église : avoir réconcilié les inconciliables, les deux grands apôtres toujours fêtés ensemble : saint Pierre et saint Paul. En effet, comment l'homme de feu, saint Paul, peut-il s'accorder avec cet autre, aussi insaisissable que l'air, saint Pierre ?

On parle de l'inimitié surnaturelle, voulue par Dieu, entre Notre-Dame et Satan. Je me risquerai à parler d'une inimitié naturelle, c'est-à-dire inscrite dans la nature, entre sanguin et bilieux. En effet, quoi de plus inconciliable que la joie et la colère, leurs passions dominantes ? Quoi de plus inconciliable que l'esprit de communication, de conciliation et l'esprit de lutte, de contradiction ? Quoi de

plus inconciliable que l'esprit joueur enfantin et l'esprit de défi, de surpassement ?

Quant aux vertus dominantes, les moralistes ne parlent pas d'incompatibilité, mais d'une difficulté particulière à concilier la vision selon la charité du sanguin (qui vise l'union des personnes) et la vision selon la justice du bilieux (qui nécessite la distinction des personnes entre lequel le dû est à rendre). Bilieux et sanguins peuvent avoir le même sentiment que Français et Anglais : l'un pense toujours que l'autre fait "à l'envers". Tandis que le sanguin cherche à s'attirer la sympathie de quelqu'un pour lui demander un service, le bilieux cherche la loi à laquelle ils sont tous deux soumis et ce qu'elle exige de rendre. Tandis que le sanguin se sanctifie en se donnant à Dieu et au prochain, le bilieux cherche la sainteté dans le renoncement et le sacrifice.

Un conseil donc, ne cherchez pas l'amitié là où la nature pose l'inimitié, même si la grâce peut tout. À moins que l'une des deux personnes possède aussi l'autre tempérament. En effet le mélange sanguin-bilieux forme des personnalités hors du commun, de grands chefs qui savent naturellement allier une direction ferme et constante et une communication affable. Avec beaucoup d'efforts, un bilieux pourra dépasser son mépris envers le sanguin et le prendre comme homme de communication, mais ce n'est pas gagné d'avance !

Conclusion : la société idéale ou utopique

On pourrait imaginer une société idéale avec un chef, c'est-à-dire un bilieux (c'est comme les coqs, il faut éviter d'en avoir deux), quelques conseillers mélancoliques (juste de quoi ne pas s'y perdre), quelques communicants ou commerciaux sanguins (il faut simplement savoir les maîtriser) et suffisamment d'exécutants flegmatiques qui ne se posent pas trop de questions.

Mais il s'agit probablement d'une utopie, Notre-Seigneur a préféré mettre un sanguin à la tête de l'Église et confier la propagande à un bilieux. Mais la grâce peut tout, c'est ce que nous étudierons dans les tempéraments des saints.

